

Le nouveau livre* de Bernard-Henri Lévy commence le 31 janvier 2002, jour de la mort de Daniel Pearl, ce jeune journaliste américain enlevé à Karachi, puis décapité par une bande de fous de Dieu. Quinze mois plus tard, il y a ces cinq cent quarante pages flamboyantes, rédigées au cours d'une enquête qui a conduit l'auteur de Londres à Sarajevo, de Los Angeles à Dubaï, de Kaboul à Islamabad. Qui a tué Daniel Pearl ? Une petite secte de fanatiques, ou un nouveau système du Mal qui fomente la haine de l'Occident avec l'aide de quelques États voyous ? Le livre fait déjà événement. Non seulement parce qu'il paraît au moment où cesse au Proche-Orient une guerre qui pourrait en annoncer d'autres. Mais aussi parce qu'il mêle dans une forme très fluide plusieurs registres, à la fois polar théologique et plongée au cœur des ténèbres, thriller à la « Mr. Arkadin » et investigation sur notre présent. Rencontre avec l'auteur.

Marc Lambron. – Comment l'idée d'un livre sur Daniel Pearl s'est-elle cristallisée ?
Bernard-Henri Lévy. – Son image, d'abord. Son pauvre visage supplicié à l'instant où le décapite l'un des membres du commando

un héros positif. Avec une part d'identification ?

B.-H. L. – Sur le côté héros positif, sûrement pas : Daniel Pearl était un héros, moi non. Cela dit, il y a des points communs qui ont rendu possible l'aventure folle, parfois hallucinée, qu'a été cette année passée dans l'ombre de ce mort, dans ses traces. Le judaïsme, par exemple. Sa façon d'être juif, positive, solaire, ouverte à l'autre, qui n'est pas le contraire de la mienne. Parfois, j'ai eu l'impression de revivre l'histoire des deux théologiens de Borges qui se rendent compte, après de longues, très longues pérégrinations, qu'ils étaient comme une même âme jetée dans deux corps différents.

M. L. – L'enquête glisse de la victime à l'assassin. L'organisateur du meurtre s'appelle Omar Sheik, et l'on découvre progressivement que c'est un Pakistanais éduqué à Londres, un homme qui a été exposé à ce que l'Occident compte de plus sophistiqué.

B.-H. L. – C'est cela, oui. Et ça pose évidemment un sacré problème. Je suis de ceux qui pensent qu'il y a un autre islam que celui des intégristes : celui, en gros, que

se prendre ? Eh bien la revoici, avec le personnage d'Omar, recyclée version haute technologie et instruments financiers sophistiqués. S'ajoute à cela le point brûlant sur lequel Pearl enquêtait au moment de sa mort, et que j'ai continué à explorer : la collusion entre les cellules d'Al-Qaida et une partie des services spéciaux pakistanais. Autour, notamment, de la possible livraison d'armes de destruction massive à Ben Laden.

M. L. – Vous avez réussi à entrer dans un lieu qui apparaît dans le livre comme absolument méphitique, la madrasa de Binori Town, à la fois mosquée et école coranique.

B.-H. L. – Un endroit hallucinant, au cœur de Karachi, à quelques centaines de mètres du consulat américain. Un Tora Bora en pleine ville, une cité interdite où Ben Laden a peut-être été soigné récemment. À l'intérieur, des hommes en armes de plusieurs nationalités, des portraits de Ben Laden, des turbans et des ordinateurs, une haine absolue de l'Occident. C'est là que l'assassin de Pearl a dormi, est venu prendre des ordres, en a donné, a recruté ses exécutants.

M. L. – Quand on regarde vos livres depuis vingt-cinq ans, il y a toujours cette volonté de pénétrer dans le cerveau du Démon. Le jeune terroriste du « Diable en tête », les intellectuels stalinien et fascistes des « Aventures de la liberté », le chef de gare d'Auschwitz dans votre pièce « le Jugement dernier », les kamikazes islamistes, et aujourd'hui Omar Sheik. Est-ce qu'il n'y a pas de chevalerie du Bien sans fascination pour le Mal ?

B.-H. L. – Fascination, je ne crois pas. La vérité, c'est que je ne suis pas manichéen. Je ne suis pas une belle âme qui exorcise la part maudite des autres. D'où cette idée que le Mal est partout, parmi nous, parfois en nous. Et d'où aussi la volonté de se mettre à la place du Diable, de pénétrer dans l'intelligence intime de la séduction diabolique, de passer de l'autre côté, d'entrer, tant que faire se peut, dans l'âme du possédé pour tenter de comprendre ce qui s'y produit. Explorer ce vertige-là, aller au bout de soi-même, aller par-delà les bons sentiments, contre les doreurs de pilule professionnels, contre ceux qui veulent nous convaincre que le monde est enchanté, voilà le travail des écrivains. Il y a un grand romancier, très sous-estimé à mon avis, qui a joué cette partie-là, c'est Malaparte. Il va espionner Himmler dans son sauna, entre dans le bureau du tueur croate Ante Pavelic,

“JE SUIS DE CEUX QUI PENSENT QU'IL Y A UN AUTRE ISLAM QUE CELUI DES INTÉGRISTES. MAIS CETTE ENQUÊTE M'A TOUT DE MÊME APPRIS, MALHEUREUSEMENT, QU'IL NE SUFFIT PAS, POUR QUE CET ISLAM DE BIENVEILLANCE TRIOMPHE, QU'IL FASSE LA JONCTION AVEC L'OCCIDENT ET LES LUMIÈRES.”

de fous de Dieu qui l'ont kidnappé huit jours plus tôt. Et puis le sentiment, très vite, qu'on est loin, très loin, d'un simple fait divers, et que cet homme, ce grand journaliste, a été assassiné parce qu'il était en train d'approcher d'une vérité interdite. D'où, tout de suite, cette idée fixe : remettre mes pas dans les siens, terminer l'enquête qu'il avait commencée...

M. L. – Vous étiez candidat à l'immolation ?

B.-H. L. – Oh non ! loin de là ! Mais rendre hommage à cet homme, tenter de ressusciter cet ami posthume, oui. Ma façon, si vous voulez, de reprendre la phrase fameuse de Kafka : « J'écris pour sortir du rang des meurtriers. »

M. L. – Mais il y avait des risques ?

B.-H. L. – Il y a toujours des risques quand on approche de la maison du Diable. Mais on ne peut pas passer son temps à dire qu'être écrivain, c'est se mettre en péril, risquer son propre corps, jouer avec la corne de taureau – et reculer quand le cours de votre existence vous propose de vivre tout cela pour de vrai.

M. L. – Dans le livre, Daniel Pearl est campé comme un chevalier blanc,

j'ai vu à l'œuvre chez le commandant Massoud, chez le président bosniaque Izetbegovic, chez les femmes algériennes, chez les intellectuels marocains, et auquel je crois plus que jamais. Mais enfin cette enquête m'a tout de même appris, malheureusement, qu'il ne suffit pas, pour que cet islam de bienveillance triomphe, qu'il fasse la jonction avec l'Occident et les Lumières. Omar Sheik, l'assassin de Pearl, est un Anglais parfait. Il a étudié à la London School of Economics. C'est un virtuose de l'ingénierie financière. Et cela ne l'a pas empêché de devenir un des proches lieutenants de Ben Laden, probablement impliqué dans l'attentat du 11 septembre...

M. L. – Il y aurait donc des « golden boys » de la terreur ?

B.-H. L. – Vous savez que les instigateurs des attentats du 11 septembre se sont probablement enrichis par un jeu boursier sur des actions à la baisse, une spéculation sur la mort. J'en apporte la confirmation dans la partie de l'enquête qui se passe à Dubaï. Vous connaissez, n'est-ce pas, la vieille formule léniniste sur les capitalistes si âpres au gain qu'ils vendraient la corde pour